

L'histoire militaire passe pour « has been ». A tort, affirme l'historien Jean Lopez qui relève l'appétit de la nouvelle génération. Son « mook » vulgarise les dernières recherches pour les mettre à disposition du lecteur.

ENTRETIEN

PASCAL MARTIN

Depuis Thucydide, le récit de guerre constitue un genre historique majeur. Longtemps, il s'est agi d'héroïser, d'exemplariser. Mais avec le XX^e siècle une autre manière d'écrire le passé, plus sociale, plus à l'écoute des anonymes, est apparue et qui a rencontré un franc succès. Au point que l'histoire diplomatique et militaire s'est retrouvée ringardisée.

Ce n'était toutefois qu'une parenthèse, explique l'historien français Jean Lopez qui dirige un « mook » (contraction de magazine et de book) étonnant intitulé *De la guerre* (Perrin). Étonnant dans la mesure où il propose une série d'approches inattendues qui ont pour objectif d'amener le lecteur à entrer plus facilement dans des matières complexes. Le tout est tantôt emballant, tantôt désarçonnant. Toujours intéressant.

Y a-t-il une forte demande chez le lecteur pour l'histoire militaire ?

C'est le sentiment que j'ai. Les jeunes générations ne s'intéressent pas seulement à la Seconde Guerre mondiale, mais également aux autres périodes de l'Histoire. Cette histoire militaire rénovée ne se limite pas à la bataille, mais embrasse le fait militaire et guerrier dans toute son ampleur : les mentalités des combattants, la technologie des armes, la logistique, etc. *De la guerre* vient incarner un appétit qui a toujours été là, mais n'était pas satisfait par les productions des institutions universitaires. La guerre est odieuse mais elle fascine.

Votre mook offre des contributions de facture classique. Mais aussi des choses plus inattendues comme cet entretien de... Napoléon III.

Il s'agit d'une technique de vulgarisation – au sens le plus élevé – destinée à mettre à disposition du grand public les connaissances les plus récentes. Je ne vois pas pourquoi il faudrait être ennuyeux pour être profond. Dans un autre registre, *L'Odyssée du San Pedro* consiste en un collage d'informations rassemblées par l'historien Alexandre Jubelin dans le cadre de sa thèse. Le récit qui en découle permet au lecteur de prendre connaissance de tout ce qu'il a



Un soldat ukrainien brandit l'arme qui a permis de détruire un char russe. Le récit de guerre va de pair avec une certaine idée du courage et de la bravoure. Mais pas seulement.

© AFP

« La guerre fascine toujours »

découvert en matière de combat naval à la charnière du Moyen Âge et de l'époque moderne : les techniques, les manœuvres et surtout les mentalités. Si cette odyssée est fictive, tout ce qui la nourrit a existé. Le public trouve du plaisir à lire le récit d'une bataille. Alors pourquoi ne pas renouveler la manière dont celui-ci s'élabore.

Votre dossier central s'intitule « Femmes au combat. Mythe ou réalité ». On pourrait penser qu'il s'agit de contributions portées par l'air du temps. Mais à les lire, on comprend que la présence des femmes dans les armées recouvre des réalités très différentes.

Les femmes ont toujours été concernées par la guerre, en tant que victimes et en tant qu'actrices. Mais la question est de savoir si elles ont pris effectivement part au combat. Si on regarde les sources, on trouve surtout des allusions mal datées, peu circonstanciées. La réponse, c'est que les femmes combattantes ont souvent été des exceptions plutôt qu'une règle. Et souvent des exceptions mal vues de leurs contemporains. C'est seulement au XX^e siècle, dans les rangs de l'Armée rouge, que des dizaines de milliers de

femmes ont participé aux combats. Comme aviatrices, conductrices de tank, snipeuses, brancardières et téléphonistes de première ligne.

L'autre grande exception est plus récente et a pour cadre le Kurdistan où Daesh a tenté de se donner une base territoriale. Il s'est heurté au PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan, NDLR) qui comprend des unités de combat entièrement féminines, placées sous commandement féminin et participant aux affrontements les plus violents. Cette approche doit au fondateur et idéologue du PKK, Abdullah Öcalan, qui ne disjoint pas la lutte de libération nationale de la lutte de libération des femmes. Il veut ainsi leur offrir l'opportunité de se choisir un destin libre-

La guerre a existé dans les sociétés primitives, mais pas pour les mêmes raisons que lorsque les États et l'agriculture se sont organisés au néolithique

”

ment face à une société patriarcale. Un destin qui peut être celui des armes. Öcalan a par ailleurs résolu le problème de la promiscuité des sections mixtes bien connu en Occident. Il les rejette car, dit-il, sous le regard des hommes, les femmes ne peuvent donner le meilleur d'elles-mêmes. D'où la création d'unités féminines, sous commandement féminin. Mais cela reste une démarche exceptionnelle.

La guerre est-elle consubstantielle à l'homme ? La question a divisé de grands philosophes et divise toujours préhistoriens et anthropologues, comme le relève votre mook.

La question n'est en effet pas tranchée. Que la guerre ait toujours existé, on n'en sait strictement rien. Que la violence interindividuelle ait toujours existé, c'est certain. En revanche, on a toujours pensé que la violence organisée – qu'on appelle « la guerre » – était consubstantielle à l'apparition de l'État et de l'agriculture au néolithique. C'est-à-dire allant de pair avec un monde où il y a des surplus de richesses qui s'expriment en céréales. La guerre n'aurait pas eu d'autre but que de les voler. Cette idée est aujourd'hui battue en brèche car on s'aperçoit que dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, là où n'existe pas l'agriculture sédentaire, la guerre est déjà repérable. Bien avant qu'ils n'entrent dans le cycle de la modernité, les Aborigènes d'Australie connaissaient des affrontements meurtriers entre groupes. Pourquoi ? Pour deux raisons : l'enlèvement des femmes du camp adverse (un classique de l'histoire antique) et la propension à rendre responsables ceux d'en face des malheurs qui vous arrivent. Cette cause se retrouve dans presque tous les conflits entre Aborigènes d'Australie et en Papouasie-Nouvelle-Guinée. La guerre a donc existé dans les sociétés primitives, mais pas pour les mêmes raisons que lorsque les États et l'agriculture se sont organisés au néolithique.

Jean Lopez



Il est historien, spécialiste de l'histoire militaire. En 2011, il a lancé une revue d'histoire militaire généraliste intitulée *Guerres et Histoire*. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages consacrés à la Seconde Guerre mondiale. Il dirige le premier mook d'histoire militaire généraliste, *De la Guerre* (Perrin-Guerres&Histoire). *Khar-kov 1942* paru en 2021 constitue le numéro un d'une nouvelle collection d'histoire militaire (Perrin éditeur) : *Champ de bataille*. P.M.A.



De la Guerre Mook 2
SS LA DIR.
JEAN LOPEZ
Perrin
216 p.,
19 euros



La sobriété consiste non à changer de voiture, mais de mobilité... Ce n'est pas une régression, mais un gain de liberté lié à la fin d'une dépendance à un objet devenu climaticide du fait du déni par l'industrie automobile des enjeux climatiques et de santé publique.

Alain Geerts Chargé de mission

à Inter-environnement Wallonie



La France s'est abonnée à la violence illustrant les événements qui rassemblent la foule, les pouvoirs publics l'acceptant comme si elle était rituelle. Il faut y voir l'effet de l'atomisation sociale : notre pays est de moins en moins un peuple, de moins en moins une nation, de plus en plus une foule d'individus plongés dans l'anomie

Robert Redeker Philosophe

”

ABONNÉS



C'est le médecin qui détermine la durée d'une incapacité de travail, pas le ministre

Le ministre de la Santé Frank Vandebroucke veut imposer un certain nombre de journées de maladie en fonction des pathologies diagnostiquées chez les patients. Cette mesure n'est en rien la solution à la problématique du nombre de malades de longue durée, explique dans une carte blanche Elisa Muñoz Gomez, médecin généraliste à Médecine pour le peuple (La Louvière).